



# EPITO LITTÉRATURE

## Asli Erdogan ôte le masque

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

**F**lotte en ce début d'été, parmi les visages masqués et dans la lenteur de nos nouveaux gestes, une atmosphère que la lumière et la chaleur peinent à dissiper. De cette lenteur subséquente qui nous abat, mais qui fonde aussi notre renaissance. De ce calme qui doit régner dans le couloir d'Osiris, lorsque, comme le veut le mythe, on pose le cœur du mort sur une balance, et annonce combien de portes il lui faudra encore franchir. Osiris est le dieu de la mort et de la résurrection. De l'entre-deux aussi.

Ces derniers mois nous figèrent tous dans une longue, très longue attente. Attente du premier symptôme, attente de la première toux, attente de la guérison, attente des statistiques, attente des pronostics, attente de la liberté, attente du travail, attente de l'école, attente de l'autre. Nous étions face à la balance, non plus tenue par un dieu égyptien, mais par des hommes en blouse blanche, en attente de savoir combien de portes, encore, il nous faudrait franchir.

Un écrivain donne aujourd'hui à cette attente une résonance profonde, qui va bien au-delà de notre actualité : Asli Erdogan. L'écrivain turque publie un livre dans lequel elle ose un lyrisme éperdu : *Requiem pour une ville perdue* (Actes Sud). Il s'agit d'Istanbul, mais surtout d'une femme, qui se place sous les auspices d'Osiris, entre mort et résurrection. Elle raconte, entre autres, sa vie dans le cauchemar d'une interminable attente. Non pas de la maladie, mais du « verdict d'un tribunal ». En février 2020, le tribunal d'Istanbul devait statuer sur sa condamnation pour « appartenance à une organisation terroriste », une parodie de justice qui cherchait à museler l'un des rares esprits libres et prokurdes du pays. Asli Erdogan a déjà passé six mois en prison en 2016. Elle est une des victimes les plus célèbres de la répression qui s'abat particulièrement sur les intellectuels en Turquie. L'annonce d'une nouvelle menace l'a terrorisée, comme elle a scandalisé l'opinion internationale. Le procès, bouffonnerie paranoïaque des sbires du Premier ministre turc, a finalement pris fin : l'écrivain, journaliste, intellectuelle est ressortie libre du tribunal d'Istanbul.

Elle qui s'était promis de ne plus écrire, compose sans doute les pages fiévreuses de ce *Requiem* pour conjurer l'attente, qui semble achever la vie. « Ma naissance, ma mort, et tout ce qui s'étend entre les deux. ». Erdogan adopte une voix d'outre-tombe, virulente, et dramatique, pour dire la petite mort de l'attente, la manière dont la peur fige ses souvenirs, mais aussi dont elle l'appelle à l'introspection. Ainsi redescend-elle dans « la forêt » de l'enfance : « je marche sur une terre spongieuse et odorante, gonflée comme les tombeaux des nourrissons, suivant tous les chemins que dessinent les eaux. ». La beauté de la langue d'Erdogan, la profusion noire de ses images, surgit à chaque page : « le visage de la forêt se tisse de lignes lumineuses. Comme une peau dont la nuit se défait, toutes plaies refermées. ». L'attente se transforme en latence, qui lui permet de convoquer ses spectres. Ainsi, de ces femmes mythiques qui débarquent dans ses fantasmes, souffrantes et sauvages, qui sont-elles ? On ne le sait, un peuple fantasmagique qui l'escorte dans la forêt du souvenir des disparus : « ce que nous appelons silence est le battement des pouls des morts. ».

Pour conjurer l'attente, Asli Erdogan regarde par la fenêtre. Et que voit-elle ? Cette ville, Istanbul, où elle est née. Ville de mémoires européennes, Constantinople se mêle à Istanbul, dans une distorsion du temps, « telle une prophétie, le clocher d'une église vieille de trois siècles se dresse, écrasant de sa silhouette les chemins du lendemain sur qui pèse déjà l'ombre des platanes immenses. ». S'instaure entre cette ville de nuit et Asli Erdogan, une fraternité, « la ville et moi nous observons », un invisible lien. Par cet Istanbul qui la contemple, mais aussi les souvenirs des autres villes, Asli Erdogan peut avancer là où elle le souhaite, dans cette pensée de la fin qui sommeille dans son attente. « Écrire, c'est toujours devoir porter un masque pour affronter la mort. ». Elle ôte le masque dans ce livre, comme nous aimerions tous pouvoir le faire. Puissance de cette femme que rien n'abat. Puissance de cette littérature qui surgit dans la nuit d'Istanbul. L'écrivain est celui qui attend le jour.